

FEMMES PLURIELLES

n°56
Trimestriel
Décembre 2016

bpost
business
PB-PP / B-12241
BELGIË(N) - BELGIQUE
BXL X P N°405 257

Publication des
Femmes Prévoyantes
Socialistes



DOSSIER

Let's talk about sex !

Nous sommes quelques-unes,
et de plus en plus nombreuses,
à contribuer à la réalisation de
ce magazine. Y sont répertoriés :
nos questionnements, nos positions
féministes, nos coups de poings,
nos envies de changement, nos luttes,
nos chutes et nos victoires.

LE FEMMES PLURIELLES

Vous souhaitez le recevoir
gratuitement chez vous ?



Rien n'est plus simple ! Faites-en la demande : par mail : femmes.plurielles@solidaris.be ou par tel : 02 / 515.04.01

Des remarques ?

Des suggestions ?

Des coups de gueule ou

Des mots d'amour ?

Écrivez-nous sur :

femmes.plurielles@solidaris.be

ou envoyez-nous tout ça

à l'adresse suivante :

Femmes Prévoyantes Socialistes

(Femmes Plurielles),

1-2 place Saint Jean

1000 Bruxelles

♦ ♦ ♦ EDITO

Ce nouveau Femmes Plurielles vous plongera dans le monde des sexualités. Ce monde que d'aucun(e) pense bien connaître mais qui est comme un iceberg : la partie submergée est bien plus importante que celle qu'on voit au premier coup d'œil. Bien qu'aujourd'hui, on puisse parler assez facilement de sexe (souvent sous le mode de l'humour), nous vous montrerons que les tabous et les stéréotypes entourent encore et toujours cette thématique. Les corps nus et les attitudes sexuelles font partie de notre quotidien : magazines, spots TV publicitaires, abri-bus de bus,... Les images affluent mais pourquoi est-ce encore si difficile de parler de sexualité simplement, en mettant les mots adéquats sur les parties du corps concernées ? Le sexe, on peut en parler en le déclinant de différentes façons : par la pédagogie et l'univers de l'éducation, par le biais des représentations fantasmées, par la dénonciation des rapports de forces que les relations sexuelles sous-tendent quelquefois, en rappelant que c'est un sujet qui fait partie de notre quotidien et qu'il est possible de le désacraliser,... Si nous nous emparons de ce thème dans notre publication féministe, c'est pour ouvrir

les débats, nous (re)questionner et essayer d'apporter des pistes de réflexions afin de faire sortir la sexualité(s) du monde de l'intime et oser parler d'un sujet qui nous concerne toutes et tous. N'oublions pas que la sexualité des femmes a pendant longtemps été considérée comme inexistante ou déviante, souvent analysée et étudiée en lien avec la sexualité masculine. Bien que nous ayons progressé dans certaines représentations, il est encore courant d'entendre de petites phrases assassines qui nous replongent dans le monde de Freud où le sexe de la femme était vu comme un espace dangereux (rappelez-vous du concept de « Vagina dentata », le mythe selon lequel le vagin de certaines femmes serait pourvu de dents, devenu une expression reprise en psychanalyse pour renvoyer à l'angoisse de castration !). Plongez-vous dans ce numéro et n'hésitez pas à nous communiquer vos commentaires, vos expériences, vos questionnements. Bonne lecture !

Carmen Castellano,
Secrétaire générale des Femmes Prévoyantes Socialistes

♦ ♦ ♦ SOMMAIRE

4 > 24
DOSSIER : LES SEXUALITÉS
25
**ÊTRE PARENT À L'HEURE
DU NUMÉRIQUE**
26 > 27
**BURKINA FASO
L'ÉMANCIPATION SEXUELLE
ET LA PARENTALITÉ NE SONT PAS
UN CHOIX**

28
ELLES DÉFIENT LES RÈGLES!
29
BANDE-DESSINÉE
30
LIVRE
31
**L'AGENDA DES
ACTIVITÉS PRÈS
DE CHEZ VOUS**

Vous souhaitez recevoir ce magazine
gratuitement chez vous ?
Faites-en la demande :
Tél. : 02 / 515 04 01 - Fax 02 511 49 96 -
femmes.plurielles@solidaris.be

Des remarques, des suggestions ?
Écrivez-nous sur
femmes.plurielles@solidaris.be
Les FPS près de chez vous sur
www.femmesprevoyantes.be

Présidente des FPS : Sonia Lhoest
Coordination générale : Joëlle Sambu Nzeba
Équipe de rédaction : Stéphanie Jassogne & Marie-Anaïs Simon
Administration : Isabelle Colback
Concept et mise en page : Mathieu Van Assche
Photo de couverture: Marion Pervenche. Instagram « Kiki la nantaise »

Editrice responsable : Carmen Castellano, FPS Secrétaire Générale, 1/2 Place Saint-Jean, 1000 Bruxelles

dossier

Les Sexualités

Sexualité, liberté, créativité !

Xénia Maszowez, secrétaire générale adjointe FPS

Malgré les apparences (images sexualisées omniprésentes dans la pub, le cinéma, le porno...), le discours sur la sexualité est, aujourd'hui encore, très normatif. La récente campagne « Même pas vrai »¹ diffusée par la Fédération des Centres de Planning Familial des FPS aborde justement la question des stéréotypes en matière de sexualité et montre que le chemin à parcourir est encore long pour déconstruire toutes les idées reçues à ce sujet.

En matière de sexualité, sans toujours en être consciente... Chacun-e d'entre nous intériorise des modèles faisant partie de l'éventail des possibles admis par la société (dans les meilleurs des cas) ou imposés par l'environnement direct (obligation de virginité ou pratique-s sexuelle-s non consenties), par exemple. Les représentations mettant en scène de manière positive les violences sexuelles dans la publicité, dans certains films, romans, clips vidéos, etc. favorisent la banalisation de comportements inacceptables.

Aussi, alors que la sexualité représente la part la plus intime de l'être humain, la liberté et la créativité dans l'expression de nos désirs et de nos émotions restent étrangement très limitées à un cadre consensuel et/ou inégalitaire. Les injonctions de ce que devraient être nos comportements et choix sexuels pullulent. Quelques illustrations, glanées au hasard...

« La maîtresse est toujours pleine d'énergie quand elle voit son amant. Même épuisée par sa vie en dehors de lui, elle puise dans ses réserves pour lui donner le meilleur d'elle-même »² ; « Un homme et une femme célibataires devraient avoir le même désir, la même envie de faire l'amour »³ ; Et, last but

not least, une petite cerise sur le gâteau : « Si vous êtes grand, beau et musclé, peut-être rechignerez-vous à craquer pour un petit tas de saindoux poilu »⁴. Voilà, voilà... Les femmes pour être consommables devraient donc être minces, épilées et répondre à tous les désirs de leur partenaire.

Les femmes pour être consommables devraient donc être minces, épilées et répondre à tous les désirs de leur partenaire.

Si, heureusement, tout n'est pas du même acabit, il est néanmoins difficile de trouver des articles, des films, des livres qui traitent de la question de la liberté sexuelle de manière nuancée, ouverte, respectueuse et égalitaire.

Il n'est pas non plus évident d'oser affirmer dans les conversations de tous les jours que l'on a une vision différente des rapports humains et de la sexualité. Que l'on ait fait le choix de ne pas avoir de relations sexuelles et que l'on s'en trouve très bien ; que parfois on aime un homme et parfois, une femme

ou que l'on considère que « fidélité » ne rime pas nécessairement avec « exclusivité », on échappe difficilement, au couperet de la norme... S'écarter des chemins balisés (et le dire) demande un courage certain. Oui, oui, encore aujourd'hui !

Parler « des » sexualités semble plus juste que parler de « la » sexualité.

Comme le dit Paule Salomon, « il est plus important de poser des questions et d'ouvrir les perspectives que d'y répondre »⁵. Alors, interrogeons-nous sur ce que nous aimons vraiment, continuons à

lutter contre les violences sexuelles et surtout, explorons, osons, assumons !

¹ <http://memepasvrai.be/>

² Femmes d'Aujourd'hui, n°30, juillet 2016.

³ Cette citation est véridique et ne provient pas d'un magazine bas de gamme, mais d'un livre intitulé, "Je pense, donc je jouis.

Philosophie du cul » écrit par Sylvain Bosselet, agrégé de philosophie et docteur en psychologie... (éd. Max Milo).

⁴ <http://www.medisite.fr/sante-sexuelle-pourquoi-les-hommes-ont-ils-plus-envie-que-les-femmes.866702.86.html>

⁵ Paule Salomon, "Bienheureuse infidélité.



RELATIONS CONNECTÉES, quelles intimités à l'ère du numérique ?

Charlotte Quievy, chargée d'études FPS.

Les sites de rencontre ont bouleversé notre manière d'aborder les relations amoureuses et sexuelles. Les applications de dating offrent désormais aux individus la possibilité de jouer avec les identités, les rôles et les désirs. Comment ces relations virtuelles réinventent-elles aujourd'hui les codes amoureux et nos relations intimes ?

Les plateformes de rencontres virtuelles sont des espaces marqués par la notion de contrôle. Il faut se montrer sous son meilleur jour à coup de photos attrayantes et de descriptions de profil alléchantes. Rien n'est laissé au hasard, tout doit être parfait. Contrôle de son image donc, mais aussi contrôle de la personne avec qui on discute. En quelques clics, il n'y a plus de mystère de Google à Facebook en passant par LinkedIn, vous savez tout ou presque de votre potentiel rendez-vous. Cet examen méticuleux est destiné à minimiser tout risque d'échec. Aujourd'hui, l'heure est à la rationalisation, l'amour n'y échappe pas, il n'y a plus de temps à perdre avec quelqu'un qui ne nous correspondrait pas. L'autre devient un réel objet de consommation. Le vocabulaire économique (entrer dans la boutique, client, produit, panier) utilisé sur le site « Adopte un mec » est très révélateur de ce consumérisme amoureux, tout comme le logo du site représentant une femme faisant son shopping amoureux à l'aide de son caddie. Sommes-nous entrés dans l'ère du zapping émotionnel ?

Une rencontre rassurante et confortable ?

Avec le web, le champ des possibles amoureux n'a jamais été aussi large, nous offrant un choix quasi infini de rencontres. Pourtant, l'arsenal de critères encodés sur les sites et les algorithmes de recommandation nous conduisent toujours plus vers nos semblables. En effet, pour une majorité de personnes, il est plus sécurisant de rencontrer quelqu'un leur ressemblant, pensant et vivant comme eux. La recherche en ligne n'est pas une quête de l'altérité. Bien au contraire, les espaces de rencontres sur le net reproduisent les catégories sociales et mettent en relation des gens identiques. Sur des applications comme Tinder, le match ne se fait que si deux personnes se sont *likées* mutuellement et anonymement. Cela va même plus loin avec l'existence des sites de niche liés aux passions, aux professions et aux affinités diverses (sites de rencontres pour agriculteurs, végétariens, seniors...).

Le tempo de l'amour chamboulé ?

Qui dit rencontre en ligne, dit nouveau scénario d'approche, l'immédiateté et la rapidité des communications facilitent et accélèrent l'entrée et la sortie des relations sexuelles. C'est ce qu'on nomme désormais la culture du « coup d'un soir ». Sur le web, les relations sont facilitées par l'anonymat et l'absence de face à face inhérents aux échanges virtuels. Ces facteurs créent un espace propice à la séduction, car la personne se met moins en danger, elle se sent moins jugée et agit hors de tout contrôle social. Il apparaît par exemple que pour les femmes qui sont souvent victimes de stigmatisation sexuelle, ces rencontres permettent le recrutement de partenaires occasionnels. Elles peuvent alors vivre une sexualité décomplexée dans la mesure où celle-ci a lieu en dehors de leur cercle social. L'usage de ces sites par les femmes est en réalité particulièrement caractéristique des contraintes qui conditionnent leur accès à la sexualité¹.

Le virtuel, prolongement de notre réalité ?

Le web n'a rien inventé, il n'est qu'un miroir grossissant des évolutions de la société. À ceux qui prétendent que les espaces virtuels favorisent le développement de nouvelles pratiques (sexting, envoi de photos coquines, sexualités connectées à distance, échanges à caractère sexuel

et intensifier des comportements néfastes. Les comportements sexistes ou discriminants sont particulièrement exacerbés par le web. Derrière son écran, la personne qui harcèle se sent invulnérable. La victime est déshumanisée. Les outils numériques rendent difficile la prise de conscience de la gravité de ces actes, mais aussi leur répression. Le « Slut shaming »

L'usage de ces sites par les femmes est en réalité particulièrement caractéristique des contraintes qui conditionnent leur accès à la sexualité.

par webcam,...) d'autres rétorqueront que ce ne sont que des transformations de ce qui se fait déjà dans le réel. Ce qui est incontestable c'est que le web a pour effet pervers de démultiplier

est une illustration de ces violences, il consiste à stigmatiser ou culpabiliser toute femme dont l'attitude ou l'aspect physique seraient jugés provocants ou trop ouvertement sexuels.

**EN CONCLUSION,
COMMENT LE NUMÉRIQUE
A-T-IL RÉINVENTÉ L'INTIMITÉ ?**

Le web a rendu le sexe moins tabou, il a donné une visibilité à des pratiques sexuelles marginalisées. L'enjeu de la rencontre est d'emblée plus explicite. Les comportements sont désinhibés, les relations facilitées. Bref, entre nouvelles sociabilités et consommation d'espaces sexualisés, le numérique a totalement transformé nos relations.

¹ Bergström Marie, « Nouveaux scénarios et pratiques sexuels chez les jeunes utilisateurs de sites de rencontres », Agora débats/jeunesses 1/2012 (N° 60), p. 107-119.



Sexualités, Amours et numérique, quel dialogue ?

Charlotte Quievy, chargée d'études FPS.

Comment les sexualités, les amours et le numérique peuvent-ils coexister ? C'est la question à laquelle Elisabeth lauréate du Prix Voix des femmes¹ a tenté de répondre, en développant le projet « Intimités Numériques ». Avec son installation interactive et itinérante « The LoveBot », Élisabeth propose une réflexion sur la notion de contrôle qui traverse l'univers des rencontres en ligne.



Partant d'une série d'expériences réalisées sur les sites de rencontre, Elisabeth dénonce la notion de contrôle inhérente à ces plateformes. Elle s'interroge aussi sur les algorithmes de recommandation qui permettent au site de rencontre, une fois son profil établi, de suggérer des personnes qui sont susceptibles de plaire et correspondre aux attentes de la personne connectée. Pour Elisabeth, cela nous enferme dans des bulles où la confrontation et le déplaisir n'ont plus lieu d'être. On pourrait croire qu'il s'agit de "safe-spaces", mais en réalité, il y a derrière tout ça une logique plutôt consumériste à travers laquelle on se laisse guider passivement, un besoin de rentabilité qui flatte et qui étouffe la réflexion. Tomber

amoureux d'une personne qui ne vous ressemble pas apparaît donc comme totalement improbable.

The LoveBot nous invite à sortir de notre zone de confort, à explorer de nouveaux possibles et à sortir de ce postulat selon lequel qui se ressemble s'assemble.

J'ai tenté pour vous l'expérience très déstabilisante du LoveBot. Alors que je pensais entrer dans un photomaton, Je me suis retrouvée en face d'un dispositif de rencontre bien inhabituel. A contrario des sites de rencontres ordinaires où nous contrôlons notre image, nos interactions avec les autres et le moment propice à la rencontre dans le réel, ici on ne contrôle plus rien. En ressortant du dispositif, je suis partagée entre deux sentiments, la frustration et l'amusement. Une impression : il m'a bien eue ce LoveBot ! Petit conseil d'ami préparez votre meilleur profil !

Loin d'être technophobe, Elisabeth Meur-Poniris considère le web, le monde en ligne et le monde hors-ligne comme deux mondes qui s'articulent. Au-delà des critiques qu'elle formule, elle met aussi en évidence les apports des nouvelles technologies. Certes, le web peut intensifier des comportements négatifs du réel tels que le sexisme et le harcèlement sexuel, mais il permet

aussi de donner une visibilité à des communautés qui n'en ont pas beaucoup dans les médias traditionnels. Comme les communautés LGBTQ+, les communautés racisées (partage d'expériences entre les personnes, mais aussi dialogue entre communautés). Le web est aussi un lieu d'expérimentation sociale qui permet de transcender son corps, de jouer avec ses identités et donc de mieux les penser.

La communication à travers des écrans rend plus abstrait l'interlocuteur et suppose une certaine rapidité dans les échanges, ce qui peut induire parallèlement une certaine violence. Sans compter que la récolte de données qui peut se faire avec une certaine facilité favorise le harcèlement dont les racines sexistes, patriarcales traversent encore toute la société. Aspect, particulièrement positif, le web permet aux jeunes de trouver des réponses à leurs questionnements notamment via l'éducation à la sexualité par les pairs.

**PROGRAMMATION
INTIMITÉS NUMÉRIQUES :**
www.voixdefemmes.org/carte-blanche-elisabeth-meur-poniris/

¹ Ce prix récompense une créatrice dans le secteur du digital et du numérique.



The LoveBot nous invite à sortir de notre zone de confort, à explorer de nouveaux possibles et à sortir de ce postulat selon lequel qui se ressemble s'assemble.



La caméra au service de l'éducation

LES VIDEOGRAMMES FEMINISTES DES ANNEES SEPTANTE EN FRANCE

Gaëlle Jaspard

L'éducation sexuelle est un des motifs principal du mouvement féministe. Une femme qui connaît de manière approfondie son corps peut poser elle-même ses propres choix, sans devoir dépendre de la médecine, de l'État ou encore de la religion. Cette idée, celle de « connaître son corps pour pouvoir mieux le contrôler et l'habiter »¹ s'est notamment développée en France dans les années septante par le biais de l'audiovisuel.



Plusieurs films, documentaires ou bandes vidéo de l'époque ont en effet représenté à l'écran des accouchements, des avortements, des séances d'éducation sexuelle ou simplement des femmes dénudées afin d'apprendre aux femmes leur propre anatomie. Prenons, par exemple, la vidéo intitulée « À notre santé », réalisée par Dominique Barbier, Josiane Jouët et Louise Vandelac en 1977. Celle-ci a mis en lumière le « self health » (« l'auto-santé » en français), une pratique provenant des États-Unis et recouvrant une série de pratiques (comme l'examen des seins, l'observation du vagin par l'intermédiaire d'un spéculum ou encore l'extraction de menstrues) que les femmes réalisent uniquement entre elles.

Les vidéastes ont donc passé plusieurs jours dans un centre de santé pour filmer

plusieurs séances, en privilégiant les gros plans pour que les femmes spectatrices aient le temps d'observer dans les moindres détails. Gros plan d'un spéculum dans un vagin, plan très serré d'une canule servant à extraire leurs règles, explications données à voix haute : tout est filmé pour servir la cause pédagogique.

Une fois la bande vidéo terminée, celle-ci a été largement diffusée en France, au Québec, en Hollande, en Suisse, en Belgique, en Angleterre ou encore aux USA. Chaque projection a été suivie d'un débat où les femmes avaient l'occasion de s'exprimer librement et d'approfondir les questions relatives à la sexualité, à l'avortement ou encore au plaisir féminin. En partant de leur propre subjectivité, l'émancipation de toutes les femmes est revendiquée. L'intime et la sexualité,

révélés notamment par la pratique audiovisuelle, sont ainsi devenus de réels sujets politiques.

GAËLLE JASPART a 26 ans, elle est chargée de communication pour l'ASBL Pro Velo et habite à Verviers. Depuis toute petite, déjà, elle est préoccupée par l'image tronquée de la femme construite et véhiculée par les médias, la publicité, le cinéma, le monde de la musique, etc. C'est donc tout naturellement qu'elle s'est tournée, dans le cadre de son mémoire (master en "Arts du Spectacle") vers un sujet féministe : les vidéogrammes féministes des années 70 en France.

¹ Propos tenus dans la bande vidéo A notre santé.

Témoignages

Marthe Djilo Kamga, 50 ans
Coordinatrice festival Massimadi Bruxelles

COMMENT AVEZ-VOUS VÉCU VOTRE SEXUALITÉ EN TANT QUE JEUNE FILLE ET FEMME ?

Pour moi, la sexualité est intimement liée au corps, à son appropriation et à sa représentation, à la manière dont on investit ce dernier. Au fond, lorsque l'on découvre son corps changeant à l'adolescence, je pense que c'est bien de mimer ce que l'on voit autour de soi et qui semble refléter ce à quoi l'on « devrait ressembler », ce qui doit être pour nous. Je trouve personnellement que c'est une bonne chose à condition de comprendre comment tout ceci fonctionne : les codes, les limites, etc. Dans mon cas, j'ai grandi dans un environnement à fonctionnement communautaire où les savoirs se transmettent par mimétisme justement, par les pairs ou par d'autres formes d'organisation qui n'impliquent pas forcément une verbalisation à outrance, où l'écart par rapport à une norme supposée est quasi impossible au risque de se voir reléguée, mise à part du groupe, de la lignée de la famille.

Donc pour ma part, c'est simple, lorsque j'étais jeune fille, je faisais ce que les filles de mon âge faisaient, mais jusqu'à un certain point. On s'explorait ensemble, mutuellement, et puis plus tard chacune se 'maquait' avec un mec. Était-ce là une forme de sexualité ? Sans doute oui, puisque c'est comme cela qu'il fallait faire. Mais moi je n'avais pas compris les règles, cela m'a pris énormément de temps de comprendre tous les codes.

Par la suite donc, je suis devenue comme amnésique de mon propre corps et je ne l'ai plus ressenti qu'à travers une activité physique intense. J'avais fait siége dans ma tête et mon corps n'était plus qu'outil, que je façonnais pour qu'il me supporte. Je le ressentais uniquement à travers l'activité physique intense. La question de la sexualité n'avait pas sa place dans mon univers aussi bien réel que fantasmé.

Plus tard, ma pratique d'athlète a attisé les regards. Je me suis alors rendu compte de ce que ce corps suscitait chez les uns et les autres. Les lectures notamment m'ont aidée à comprendre ce que je pouvais ressentir

avec mon propre corps, elles m'ont permis d'en explorer personnellement la mécanique, sans pour autant aller jusqu'à m'adonner au plaisir solitaire. Cela restait encore très très cérébral.

Puis, je me suis reconnectée à moi-même. Les sensations de mon corps sont revenues, à travers le désir retrouvé, renouvelé pour les femmes. Depuis lors, la sensualité, le désir, le plaisir, la poésie et l'esthétique de la sexualité gouvernent désormais ce corps travaillé, réinvesti et assumé de la jeune cinquantenaire que je suis.

QU'ÉVOQUE POUR VOUS LA LIBÉRATION SEXUELLE ?

En fait, je ne comprends pas ce que c'est la libération sexuelle ou disons que j'ai du mal à m'approprier cette notion qui pour moi est occidentale et sans doute abstraite de mon point de vue. Si je me souviens bien de ce que j'ai pu lire et comprendre de cette idée, elle est arrivée durant la révolution de mai 68 et correspond aussi à une période où les jeunes notamment revendiquent un changement radical de la société, dont la libération sexuelle. En 68, j'avais deux ans... Il se dit que les femmes ont obtenu le pouvoir d'utiliser des moyens de contraception, la liberté d'avoir plusieurs amants, amantes, la possibilité de vivre en communauté d'avoir des relations sexuelles à plusieurs et plus tard le droit à l'avortement, etc. En somme le droit de disposer de son propre corps et de pouvoir prendre du plaisir dans la sexualité, alors qu'elles étaient vues comme « préposées » à uniquement servir le plaisir des hommes et à enfanter.

Je suis heureuse que ces luttes aient pu avoir lieu, et ainsi faire avancer le droit pour les femmes de disposer de leur propre corps et donc de décider si elles voulaient ou non avoir des enfants et à quels moments elles le voulaient. C'est un héritage important que je chéris, mais qui encore aujourd'hui n'est pas acquis dans beaucoup de pays.

J'ai grandi dans un environnement où le plaisir, le désir des femmes ont toujours été présents d'une certaine manière. Les femmes se passent des trucs : comment se laver le sexe, quelles positions et attitudes prendre pour attiser le plaisir du partenaire, quand et comment se centrer sur son propre plaisir même dans l'ignorance de l'autre ? En somme,

comment maîtriser son plaisir sexuel tout en maintenant l'apparence que ceci est soumis au bon vouloir de l'homme. Le fait d'être assise le cul entre deux chaises (installée dans au moins deux systèmes de référence, ni d'ici, ni d'ailleurs) me procure un inconfort que je ne peux dire. Je suis opprimée par le fait de savoir que toute cette question des droits de santé reproductive et sexuelle des femmes qui émanent de la "libération sexuelle" reste surtout vraie pour une catégorie de femmes bien privilégiées (moi y compris). Beaucoup de femmes, en Afrique par exemple, meurent encore aujourd'hui en 2016 en donnant naissance à leur bébé.

Une autre réflexion que j'ai par rapport à cela est qu'aujourd'hui, on a comme une injonction à une forme de catégorisation des sexualités, des identités de genres et des désirs, etc. J'ai l'impression que la société (nous-mêmes donc) nous intime l'ordre de se caser quelque part au risque de se voir relegué-e je ne sais où. Suis-je lesbienne, bisexuel-le, gay, transsexuel-le, queer, intersexe, asexuel-le, (ou a-romantique), pansexuel-le, demi-sexuel-le, alié-e ? Je pense en particulier aux femmes transgenres (transition M to F), qui se voient rejetées très souvent à travers ces catégories et surtout dans certains milieux féminins non mixtes qui se disent féministes de surcroît.

QUEL REGARD PORTEZ-VOUS SUR L'ÉPOQUE ACTUELLE ? QUELS CHANGEMENTS ? QUELLE ÉVOLUTION ?

Au risque de paraître vieux jeu, j'ai envie de dire que je ne changerais pas grand-chose à ma propre trajectoire. C'était un contexte, une époque. Les parents font toujours ce qu'ils peuvent, ce qu'ils croient être le meilleur pour leur progéniture. Je suis bien dans ma tête et dans mon corps aujourd'hui, mais il m'a fallu beaucoup de temps. Chaque personne avance à son propre rythme. J'imagine que cette réflexion me traverse parce que j'ai cinquante ans, j'ai eu le temps de voir. Je suis en train de mûrir et j'ai moi-même des enfants dont une jeune fille de 24 ans, et beaucoup de neveux et de nièces de ces âges que je vois cheminer au quotidien.

HARAKA HARAKA BAHINA BARAKA

La masturbation au féminin

Laura Dufey, Sexologue

Au XIX^e et début du XX^e siècle, les médecins affirmaient que la masturbation était à l'origine (notamment) de surdité chez les hommes ou d'hystérie chez les femmes. La masturbation masculine a néanmoins toujours été plus facilement acceptée, car répondant à une sexualité souvent vue comme pulsionnelle.

Mais au féminin ? Malgré une certaine évolution des pensées, la sexualité de la femme est encore souvent vue comme passive et dominée. Son désir et son plaisir font peur, sont considérés comme dangereux. L'homme voudrait s'approprier le plaisir féminin et en être le seul initiateur. Imaginer qu'une femme peut satisfaire sans lui son désir est extrêmement douloureux. D'autant plus qu'il garde souvent cette peur de ne pas être à la hauteur (entendez, ne pas bander) face à un désir soudain. Résultat, la masturbation féminine est souvent vue comme une pratique honteuse et taboue. Surtout si

la femme est en couple. Et pourtant ! La masturbation permet à la femme d'être plus à l'aise avec son corps, de mieux le connaître, l'appréhender. Cela lui permet ensuite d'expliquer à un-e partenaire son « mode de fonctionnement », de guider l'autre dans le chemin de la jouissance. Les femmes qui se masturbent connaissent généralement une sexualité plus épanouie. C'est souvent un bon moyen d'atteindre l'orgasme, bien plus qu'une relation sexuelle avec pénétration. Cela permet aussi à la femme d'être plus active et actrice de sa sexualité. En se connaissant mieux et en parlant entre partenaires, cela

évite à l'un d'être entièrement responsable du plaisir de l'autre... Ou de son non-plaisir. Il est temps de sortir de cette vision honteuse et taboue de la sexualité et de la masturbation féminine. Apprenons à nos filles que la sexualité est porteuse de plaisir et d'épanouissement. Dès l'enfance, les petites filles vont se rendre compte, par hasard, que certaines caresses, pressions leur procurent du bien-être. Il s'agit alors d'être bienveillant par rapport à ces comportements et d'expliquer surtout qu'il n'y a rien de honteux à avoir du plaisir, à partir du moment où cela se fait dans le respect, le consentement et l'intimité.

OMG YES, UN GUIDE INTERACTIF DE LA MASTURBATION FÉMININE !

Marie-Anaïs Simon,
chargée de communication FPS

OMG Yes, c'est une plateforme interactive qui propose d'explorer la question du plaisir féminin de manière très concrète ! Basé sur une étude à grande échelle portée par l'université de l'Indiana et l'Institut Kinsey, ce site est à la fois sérieux et explicite. Mille femmes, de 18 à 25 ans, aux multiples sexualités et venant de tous les milieux sociaux ont participé à ce projet qui lève le voile sur le plaisir féminin. Sur www.omgyes.com, douze « techniques » permettant d'accroître le plaisir sont ainsi mises en avant. Parmi elles, l'approche indirecte (tourner autour du pot en s'accordant de rares caresses directes), la constance (effectuer exactement la même caresse), les cercles autour du clitoris, la surprise, etc. Pour chacune de ces techniques, les participantes expliquent en vidéo pourquoi et comment cette technique fonctionne pour elles. Mais le site va plus loin, il permet aux utilisateurs et utilisatrices de tester ce qui a été appris par des vidéos « tactiles ». Il est alors possible de toucher une vulve virtuelle en se faisant guider par une voix off pour que la technique soit bien comprise. OMG Yes encourage ainsi les femmes et les couples à explorer le plaisir féminin en restant curieux. Le site déconstruit également le mythe de l'orgasme à tout prix. Mais avant tout, ce projet vise à faire disparaître ce tabou qui entoure le plaisir féminin. Seul bémol, il n'est pas encore accessible à tous puisqu'il faut encore payer 29 € pour pouvoir accéder à la totalité du site !

Témoignages

Anne Colpin, 63 ans

COMMENT AVEZ-VOUS VÉCU VOTRE SEXUALITÉ EN TANT QUE JEUNE FILLE ET FEMME ?

J'ai vécu ma sexualité d'une manière tout à fait épanouie, grâce à la pilule évidemment et grâce à un cours d'éducation sexuelle donné par le gynécologue de notre professeure de Français ! À la fin de ces cours, le médecin nous avait dit qu'il serait prêt à nous délivrer ce fameux sésame pour une vie épanouie.

Je dois dire que j'ai eu une éducation assez libre contrairement à beaucoup de mes copines de lycée. À cette époque, j'avais dix-huit ans en 1971, la période hippie battait son plein, ce qui n'était pas du goût de tous les parents, les miens y compris ! Comme j'étais une jeune fille curieuse, je me suis empressée d'aller voir ce gynécologue pour une prescription. Personnellement et contrairement à beaucoup de copines, je ne voulais pas voir ma jeunesse gâchée par une grossesse non désirée. La liberté pour moi, c'était de pouvoir choisir mon partenaire et de faire l'amour sans crainte.

Ma vie de femme en a été influencée

puisque je ne souhaitais pas avoir d'enfants et que la contraception m'a permis de mener une vie indépendante.

QU'ÉVOQUE POUR VOUS LA LIBÉRATION SEXUELLE ?

La liberté sexuelle, c'est justement ne plus avoir à se poser des questions au sujet de ce qui est bien ou pas et de mener une vie sexuelle sans contrainte. C'est pouvoir être maître de son corps et d'assumer ses choix.

QUEL REGARD PORTEZ-VOUS SUR L'ÉPOQUE ACTUELLE ? QUELS CHANGEMENTS ? QUELLE ÉVOLUTION ?

Actuellement, l'acte sexuel est banalisé, alors qu'à mon époque, il était peut-être trop idéalisé. Les jeunes commencent très tôt leurs rapports sexuels, mais sans connaître le corps de leur partenaire, ce qui souvent voue leurs relations à l'échec. Le respect de l'être humain aussi n'existe quasi plus et la prostitution devient parfois un moyen de gagner de l'argent facile. Les magazines et la publicité encouragent la banalisation du sexe, il suffit de regarder les spots publicitaires pour y voir une allusion au sexe.

Charlotte, 16 ans

Je vis très bien ma sexualité, je ne la perçois absolument pas comme un sujet tabou et je pense justement que les jeunes ne devraient pas avoir honte d'en parler ouvertement. Le terme "libération sexuelle" ne m'évoque pas grand-chose, car en tant qu'adolescent-e-s, nous avons toujours été libres en matière de sexualité. Le terme sexualité, quant à lui, m'évoque les rapports sexuels et les orientations sexuelles des personnes. Je pense que la sexualité d'avant était un sujet plus tabou, je sais que par exemple, cette thématique n'était pas un sujet de conversation pour mes parents à mon âge dans les cours de récréation. Il y a eu énormément de changements. Par exemple, aujourd'hui il existe de multiples moyens de contraception. À l'heure actuelle, on voit la sexualité partout, et l'on commence déjà à en parler en pri-

maire et puis encore en secondaire. On nous donne accès aux moyens de contraception, on nous explique comment se déroule un rapport sexuel, la grossesse, etc. Après, j'en parle librement avec mes parents aussi. En matière de sexualité, les éléments qui me paraissent essentiels sont la confiance, le respect du corps de l'autre, l'écoute. Il est vrai aussi qu'il y a énormément de clichés en matière de sexualité et il y en a beaucoup envers les femmes, je trouve. De nos jours si une fille couche avec deux ou trois hommes, elle sera directement perçue comme une « salope » ou une prostituée alors qu'un garçon peut le faire avec autant de filles qu'il souhaite, sans être confronté à ce cliché. Personnellement, je n'ai jamais été confrontée à ce type de stéréotypes, et ils n'influencent absolument pas ma vision de la sexualité, car je me moque un peu de l'avis que les autres ont sur moi.

La sexualité des personnes âgées en institution

Sandrine Cesaretti, Chargée de projets – Espace Seniors

Il semblerait encore communément admis qu'à partir d'un certain âge, l'être humain n'ait plus de sexualité. Envahie de tabous et de stéréotypes, la sexualité des seniors fait pourtant de plus en plus parler d'elle. Le regard que la société porte sur celle-ci n'est pas sans conséquences sur le maintien ou non d'une vie affective et sexuelle épanouissante quand l'âge avance.

Associer sexualité et vieillissement est souvent quelque chose de difficile à admettre. Nos représentations sociales de la sexualité des personnes âgées, voire très âgées, sont connotées négativement. Les personnes âgées sont souvent considérées comme des êtres asexués (sans sexe et sans plaisir lié au sexe). On peut alors penser que ce ne sont plus des hommes ou des femmes, mais uniquement des vieux. De plus, les maisons de repos, souvent construites selon un modèle hospitalier, tiennent plus d'un lieu de soin où l'on vit que d'un lieu de vie où l'on soigne ! Les personnes âgées pourraient alors être considérées plus comme des objets de soins que des personnes. On le voit, le regard que la société porte sur la sexualité des personnes âgées



la maison de repos... Si certains professionnels souhaitent parfois que cette question soit éloignée de leurs préoccupations, d'autres s'engagent énergiquement contre les idées reçues sur la sexualité des résidents et mettent en place différentes choses : des chambres adaptées pour couples, la possibilité d'avoir la clé de sa chambre, des chambres d'amour, des pancartes à apposer sur sa porte lorsque l'on ne veut pas être dérangé... Une des pistes évoquées également par les professionnels, est d'instaurer une réflexion pluridisciplinaire sur le projet de vie et le règlement d'ordre intérieur de la maison de repos afin de permettre au personnel de savoir ce qu'il doit entendre par « respect du droit à la vie affective et sexuelle ». Ce processus

n'est pas sans conséquences sur leur approche de la sexualité. Ceci est d'autant plus vrai lorsque les personnes intègrent une institution. L'institutionnalisation, si elle ne mène pas au déni du désir sexuel, entraîne une série de contraintes qui en empêchent bien souvent l'expression. D'une part, les représentations (êtres asexués et/ou objet de soin) peuvent entraîner des comportements discriminatoires inconscients par rapport à l'intimité et à la sexualité. Si le personnel de la maison de repos est convaincu que les personnes âgées n'ont plus de sexualité, pourquoi laisserait-il un espace d'intimité ? La possibilité d'avoir la clé de sa chambre ou encore des lits à deux places ? D'autre part, l'intimité et la sexualité des personnes en maisons de repos se heurtent à d'autres obstacles : l'organisation de la vie quotidienne en maison de repos, le regard des autres résidents, l'« approbation » de la famille, le règlement de

permettrait de mettre en lumière les valeurs que l'institution souhaite défendre en matière de sexualité. Un cadre clair sur lequel appuyer sa pratique est non seulement essentiel pour les professionnels, mais également pour les résidents et les familles. Espace Seniors défend le droit à une vie relationnelle, affective et sexuelle épanouie et respectueuse pour tous, quel que soit l'âge. C'est dans ce cadre que nous nous rendons régulièrement dans les maisons de repos afin de sensibiliser le personnel soignant à la question de l'intimité et de la sexualité des résidents.

PLUS D'INFOS :

BROCHURE : INTIMITÉ ET SEXUALITÉ DES SENIORS EN MAISON DE REPOS : RÉFLEXIONS ET PISTES D'ACTION - WWW.ESPACE-SENIORS.BE - 02/515.02.73

Parlons Clito

Stéphanie Jassogne, assistante communication FPS

Depuis quelques années seulement, le clitoris, ce soi-disant « petit bouton » se situant entre les cuisses féminines, fait parler de lui ! Enfin me direz-vous ! Il aura fallu attendre la fin des années 90 pour que les scientifiques commencent à s'intéresser vraiment à cet organe sexuel et que la médecine modifie quelque peu sa vision androcentrée de la sexualité.

Alors que les anatomistes de l'Antiquité l'avaient déjà découvert, à partir du 18^e siècle, le clitoris disparaît des planches d'anatomie, le corps sexué n'étant destiné qu'à la procréation et, par conséquent, le clitoris ne servant à rien. Aujourd'hui, on découvre que le clitoris est le seul organe, avec ses 8000 terminaisons nerveuses, à être dédié uniquement au plaisir ! Qu'il est bien plus grand et plus complexe qu'il n'y paraît et que la découverte de son activité lors de l'excitation sexuelle bouleverse la distinction entre orgasme clitoridien et orgasme vaginal...

Pourquoi parler du clitoris ?

Parce que le fait de l'oublier, de le nier ou de le mutiler est à la base d'une situation inégalitaire. Parce qu'il est important que les femmes se connaissent elles-mêmes pour vivre une sexualité épanouie. Parce qu'une meilleure information sur le plaisir féminin permettra une réelle égalité entre les femmes et les hommes dans la recherche du plaisir.

Volcan / Une histoire du clitoris

En novembre dernier, le théâtre de Poche de Bruxelles a consacré un spectacle uniquement au clitoris et à la sexualité féminine. L'organe sexuel y est examiné en long et en large, tant sous son aspect social, culturel que politique. À l'heure où les instances scientifiques rechignent encore à financer la recherche sur le clitoris et où celui-ci peine à trouver sa place dans les manuels de sexologie et dans les cours d'éducation sexuelle. La pièce de théâtre, en éclairant certains aspects de l'histoire du clitoris, tend à refléter et à encourager une nouvelle conception qui émerge dans la société occidentale, où, la femme, si elle le souhaite, peut s'affranchir d'un modèle patriarcal qui la pousse à méconnaître ou à dévaloriser son corps. Par la connaissance et la maîtrise de son propre plaisir, elle peut ainsi accéder à son autonomie, et faire profiter de cette liberté nouvelle. Alors, allons-nous, femmes et hommes, enfin parler sans rougir du clitoris ? Les mots (vagin, clitoris...) et les représentations de la sexualité féminine vont-ils passer dans le langage courant comme ceux de la sexualité masculine ? Ce sont là les vœux des FPS pour l'année 2017 !



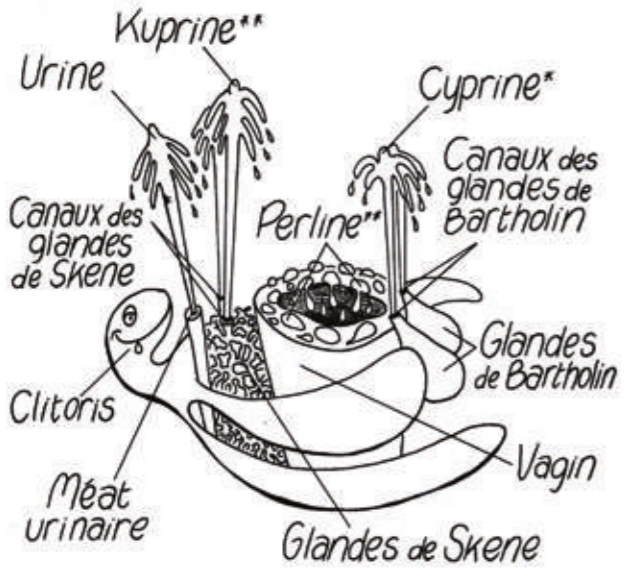
POUR ALLER PLUS LOIN SUR LE SUJET :

• DÉPLIANT DES FPS « À LA RECHERCHE DU PLAISIR », 2011 : www.femmesprevoyantes.be/priorites/sexe/Pages/Leclitoris.aspx

• ODILE BUISSON, « QUI A PEUR DU POINT G ? LE PLAISIR FÉMININ, UNE ANGOISSE MASCULINE », paris, éditions Jean-Claude Gawsewitch, 2011.

• MAÏA MAZAURETTE ET DAMIEN MASCRET, « LA REVANCHE DU CLITORIS », La Musardine, 2008

Fluides brûlants



*Néologisme par Monique Wittig, 1973
 **Néologisme par les Infemmes, 2015

L'excitation sexuelle produit des fluides de plaisir. Lors de la montée du désir, le clitoris, les grandes et petites lèvres se gorgent de sang, enflent et palpitent. Le vagin s'allonge, s'élargit et son vestibule s'ouvre. Des fluides sont émis par des glandes vulvaires et par la muqueuse vaginale. Ces fluides permettent une lubrification naturelle qui accompagnent les caresses et évitent les irritations liées aux frottements. Les quantités sécrétées sont variables selon les femmes et les périodes de la vie. Leur apparence et odeur diffèrent selon le cycle menstruel.

Fluide des glandes de Bartholin : la Cyprine *
 Substance lubrifiante produite par deux glandes, situées sous chacun des deux bulbes vestibulaires du clitoris. Elle est émise de manière réflexe, lors de l'excitation sexuelle, par deux orifices situés sur la vulve, de chaque côté de l'entrée du vagin.

C'est la "mouille" ou "cyprine" (terme conçu par Monique Wittig à partir de "Cypris" -appellation chypriote d'Aphrodite, déesse de l'amour- et du suffixe "-ine").

Fluide de la muqueuse vaginale : la Perline **
 Substance lubrifiante produite par la muqueuse vaginale. Sous l'effet de la dilatation des vaisseaux sanguins, lors de l'excitation sexuelle, un liquide percole à travers la paroi vaginale. Ce n'est pas de la glaire cervicale, ni des pertes blanches.

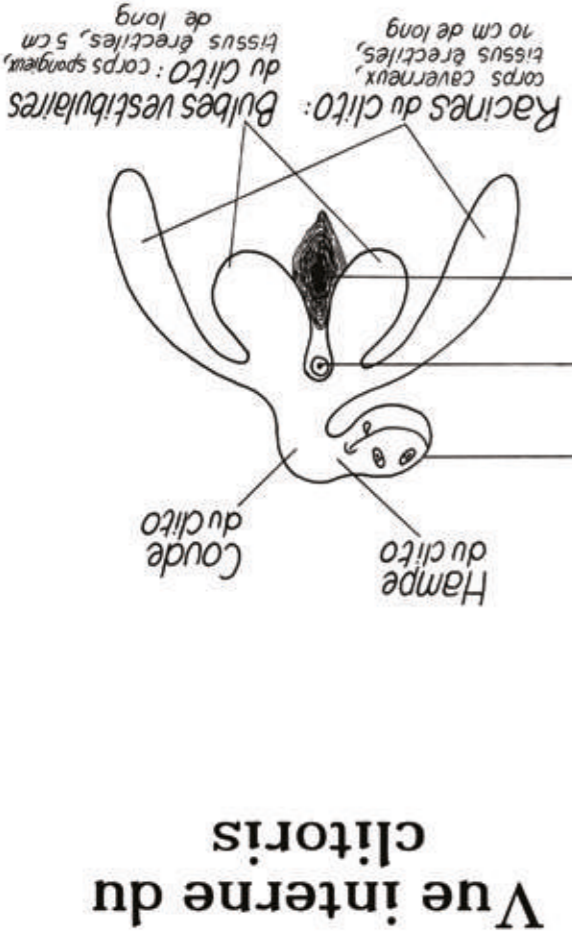
Ce sont des gouttelettes de "transsudat" ou "perline" qui perlent à la surface du vagin, comme les gouttelettes de sueur perlent à la surface de la peau.

Fluide des glandes de Skene : la Kuprine **
 Substance produite par des glandes diffuses, situées entre le vagin et l'urètre. Elle est émise, avant ou pendant l'orgasme, par deux orifices situés sur la vulve, de chaque côté du méat urinaire.

C'est "l'éjaculat" ou "kuprine" (terme conçu à partir de "Kupris" variation grecque de "Cypris" et du suffixe "-ine").

Le plus souvent, elle s'écoule discrètement et se mélange à la cyprine et à la perline. Quand elle est abondante et jaillit, on parle d'éjaculation féminine.

- (6) (7)
- (5) (4)



Vue interne du clitoris



Vue externe du clitoris



CLITORIQUE
 - 400 La "columella" est déclarée organe du plaisir féminin par le médecin et philosophe grec Hippocrate.
 100 Le mot "κλειτορίς" est utilisé pour la première fois par Rufus d'Éphèse, médecin grec. Il nomme "clitoriser" l'action de stimuler cette zone érogène.
 500 > 1000 Les récits de mutilations sexuelles de femmes par des médecins grecs, romains et arabes sont abondants (Soranos d'Éphèse, Caelius Aurelianus, Paulus Aegineta, Aétios d'Amida, Abu Al-Qasim, etc.). La taille excessive du clitoris serait une incitation à la luxure et à l'ubricité.
 1559 La première description du clitoris est établie par l'anatomiste italien Matteo Realdo Colombo. Il déclare avoir découvert le siège du plaisir chez les femmes. Et le nomme "Amorem et dulcedinem venenis".
 1561 "Kleititoris" est réactualisé par l'anatomiste italien Gabriel Fallopio. A la même époque, le clitoris est décrit comme une malformation d'hermaphrodisme par André Vesale, anatomiste belge.
 1573 La clitoridectomie (excision) sera même justifiée pour cette raison par le médecin français, Jacques Dalechamp.
 1668 Les bulbes vestibulaires du clitoris, entourant l'entrée du vagin, sont décrits par Reinier de Graaf, médecin et anatomiste néerlandais.
 1830 > 1900 L'excision est pratiquée par des médecins comme remède à l'épilepsie, l'onanisme, la nymphomanie et l'hystérie, et ce en France, Allemagne, Royaume-Uni, États-Unis et dans bien d'autres pays.
 1844 La partie interne du clitoris, composée de deux longues racines, de part et d'autre du vagin, est décrite par l'anatomiste allemand Georg Ludwig Kobelt.
 1875 Le mécanisme de fécondation de l'ovule par les spermatozoïdes est découvert par Édouard Van Beneden, embryologiste belge.
 1948 Le clitoris disparaît du livre référence des chirurgiens : Gray's Anatomy. quasiment, le clitoris des manuels d'anatomie jusqu'en 1998.
 1960 > 1970's Le clitoris a complètement disparu de la motité des livres d'anatomie médicale. Dans les autres, il apparaît sans être nommé. Le mot "clitoris" disparaît de la majorité des dictionnaires en Occident.
 1976 Le "Rapport Hite" sur la sexualité féminine, publié par la sexologue étasunienne Shere Hite, aborde un sujet encore tabou : le clitoris. L'enquête révèle que la plupart des femmes parviennent à l'orgasme, seules, grâce à la masturbation, mais qu'elles sont majoritairement insatisfaites avec leurs partenaires masculins.
 1998 La première description exacte et complète du clitoris est réalisée par Helen O'Connell, urologue australienne. Avant celle-ci, toutes les descriptions des manuels anatomiques étaient erronées. Son article "Anatomical relationship between urethra and clitoris" remet en cause la classification "orgasme clitoridien / orgasme vaginal" car la stimulation vaginale entraîne une stimulation des racines profondes du clitoris.
 2005 La première IRM (Imagerie par Résonance Magnétique) du clitoris est conçue par Helen O'Connell.
 2008 Les premières échographies en 3D du clitoris sont menées par Odile Buisson, gynécologue-obstétricienne française, et Pierre Foldeu, urologue chirurgien français reconstructeur des sexes de Femmes excisées.
 2009 L'orgasme féminin est étudié par Odile Buisson et Pierre Foldeu qui font la première échographie du clitoris pendant une pénétration vaginale. Ils découvrent la mobilité du clitoris et la turgescence des bulbes vestibulaires du clitoris. Le "point C" pourrait s'expliquer par la riche innervation du clitoris et ses relations anatomiques avec la paroi antérieure du vagin. Le "point C" se situe dans cette zone dite "clitro-urétrale-vaginale". L'orgasme est la conjonction de phénomènes psychique, mécanique, vasculaire, glandulaire et neurologique.

Affectivité, sexualité et handicap... en institution

Nathalie De Wispelaere, chargée de communication



Association socialiste de la personne handicapée

Avoir des ami.e.s, des amoureux.euses, des relations sexuelles, ça fait partie de la vie. C'est un facteur d'épanouissement et de bien-être. Chacun d'entre nous peut y prétendre. Les personnes handicapées ont, elles aussi, des besoins et des attentes en matière de vie affective et sexuelle. Depuis de nombreuses années, cette thématique de la vie affective et sexuelle des personnes handicapées évolue, se travaille. Même s'il reste beaucoup de chemin à parcourir, aujourd'hui, le tabou est levé tant auprès des familles et des professionnels que dans l'imaginaire collectif. L'Association Socialiste de la Personne Handicapée (ASPH) a réalisé deux brochures sur le sujet : la première « Affectivité, sexualité et

handicap en institution » à l'attention des professionnels, des usagers et des parents ; la seconde « Affectivité, sexualité et handicap », en « Facile à lire » avec CD audio est destinée principalement aux personnes ayant des difficultés de compréhension ou avec un handicap mental. La brochure est conçue comme un outil pédagogique à l'attention des équipes éducatives au sein des institutions afin de leur permettre d'élaborer un projet autour la vie affective, relationnelle et sexuelle des usagers et d'en faire une réalité institutionnelle à part entière. Étayé d'exemples et de situations vécues, son objectif est de proposer un panorama de moyens et de pistes favorisant le bien-être et l'épanouissement affectif et relationnel des personnes porteuses de handicaps. Elle peut également répondre

à certaines questions que se posent les parents concernant la vie affective de leur enfant adolescent ou devenu adulte, qu'il soit institutionnalisé ou pas. On parle souvent de « droit à la vie affective, relationnelle et sexuelle des personnes handicapées ». En réalité, c'est une part intégrante de tout individu, c'est la part la plus intime, la plus intouchable d'une personne. Que l'on soit valide ou porteur d'un handicap n'y change rien : l'épanouissement affectif et relationnel n'est pas toujours un long fleuve tranquille et parfois, on ne l'atteint jamais. En revanche, les moyens d'y accéder doivent être à la portée de tous.

DEMANDEZ LA BROCHURE - ASPH -
TÉL. 02/515 02 65 - ASPH@SOLIDARIS.BE -
WWW.ASPH.BE

Le Polyamour

Laura Dufey, Sexologue

Le polyamour, les amours plurielles, le lutinage, les relations ouvertes... Sont autant de termes pour définir une forme de vie relationnelle particulière : celle de partager une relation amoureuse avec plusieurs personnes simultanément.

Les valeurs parcourant cet idéal sont le respect de soi et des autres, la responsabilité, la franchise, la confiance, la sécurité, la liberté, l'ouverture d'esprit, l'égalité entre les sexes ou encore l'autonomie. Il est pourtant encore difficile actuellement d'imaginer un couple qui ne soit monogame ni à un

niveau sexuel ni à un niveau amoureux. Notre culture et notre Histoire rendent cependant ce modèle difficile à mettre en place dans la pratique. D'une part les soucis de jalousie et d'ego restent souvent présents dans les relations interpersonnelles, d'autre part, la non-exclusivité sexuelle est un tabou de taille dans notre société.

En effet, malgré une certaine évolution des pensées, la vision de la femme soumise à son mari, compréhensive par rapport à ses écarts de conduite, vivant pour lui et à travers lui, sagement occupée aux tâches domestiques et apportant douceur et affection à ses enfants est encore bien ancrée dans l'inconscient collectif. Toujours dépendante d'un mari, d'un père, d'un frère, la femme est passive et dominée, sa sexualité est un devoir conjugal lié à

la procréation. Le désir et le plaisir de la femme font peur, sont considérés comme dangereux. La fidélité permet de veiller à l'ordre social et moral.

Le polyamour apporte pourtant une ouverture d'esprit certaine et nous pouvons y voir un avancement de taille dans l'égalité entre les sexes. Il s'agit d'accepter que l'autre ne nous appartienne pas et qu'il soit un individu libre et autonome. Cette philosophie permet une remise en question de ses valeurs et une approche différente des relations, dans le respect et la curiosité de découvrir l'autre. Elle nous permet d'avancer et de découvrir que la relation amoureuse passe d'abord par la relation à soi-même. S'aimer avant d'aimer, se construire avant de construire une relation. Être fidèle à soi-même avant toute chose.

Témoignage

A., 34 ans

Quand je lis les couvertures de magazines féminins, je ne me sens pas du tout en phase avec ce qu'ils racontent. Cette obsession autour de telle ou telle pratique sexuelle, et surtout les injonctions qui y sont insidieusement données, ça m'agace ! Je n'ai pas besoin d'un magazine sur papier glacé pour savoir comment je me sens, comment je veux me sentir, ce que j'aime et ce que je n'aime pas. Pour moi, la libération sexuelle est en cours, mais n'est pas encore accomplie. Il y a encore énormément de jugement social, à tous les âges, sur ce que doit ou ne doit pas faire une jeune fille, sur ce qu'elle peut ou ne peut pas. Pour moi, la libération sexuelle c'est de se débarrasser des jugements et des injonctions, de l'idée de se conformer,

de ce qu'il faudrait faire ou pas. Du balai ! Quand je drague un mec, que je me prépare chez moi, je fais particulièrement attention à NE PAS être épilée ou même maquillée. Mon corps est tel qu'il est, ma personnalité s'y reflète, c'est à prendre ou à laisser. C'est rigolo, car j'ai déjà choqué d'autres filles ou femmes en disant que je ne m'épilais pas, et grosso modo leur crainte c'était « Et il a dit quoi ? ». J'ai toujours répondu en souriant qu'on était bien trop occupés à d'autres choses plutôt qu'une inspection de mon corps, du nombre de poils, de leur emplacement à un centimètre près ! C'est aussi un petit test malicieux de ma part, pour voir ce qui compte pour la personne en face. Et si cela le choque et qu'il s'en va ? Bon débarras ! Mais finalement, je n'ai jamais eu le cas ; quand le désir monte, tous les sens sont en éveil, et l'alchimie des relations sexuelles touche à un

milliard de choses, dont l'apparence physique fait partie, évidemment, mais qui n'est qu'un seul ingrédient dans tout un repas éminemment complexe et raffiné. Se focaliser juste sur ce dernier, c'est nier tous les autres et se priver de la joie de les découvrir. La libération sexuelle n'est pas synonyme d'une multitude de partenaires, de découvertes avec des hommes et des femmes, d'un cahier du Kâma-Sutra dont on raye chaque position une fois qu'on l'a accomplie... Pour moi, la libération sexuelle ne se compte et ne se décline pas. Elle se ressent en sourires intérieurs, en bien-être avec son corps, en connaissance de soi sans se préoccuper de ce que les autres pensent. C'est un état d'esprit, une sérénité, être en phase avec ses propres besoins et tenter d'y répondre, en bienveillance, ni plus, ni moins.

La pornographie peut-elle être féministe?

Marie-Anaïs Simon, chargée de communication FPS

« Le porno c'est mal », pendant très longtemps mon avis sur la question se résumait à cela. J'associais le porno à ces images dégradantes de femmes soumises au bon plaisir masculin sans aucun respect ni considération. Il était hors de question que j'en consomme ! Et puis, j'ai découvert les féministes prosexe et la post-pornographie... Mon regard a commencé à changer : et si l'on pouvait justement utiliser le porno comme outil de libération sexuelle ?

Le porno n'a jamais été aussi accessible, et pourtant, peu de femmes trouvent leur compte dans ce que leur proposent Youporn et consorts. Entre malaise, dégoût et culpabilité, le sexisme du porno mainstream a de quoi nous couper l'envie ! Créé majoritairement par et pour les hommes, il se construit très souvent sur le mythe du « pénis tout puissant » oubliant presque systématiquement la question du désir féminin. Dans la plupart des cas, les pratiques sexuelles représentées sont fortement genrées, les rôles sexuels semblent cristallisés et les femmes sont montrées comme des objets servant uniquement le plaisir des hommes autour de qui tout gravite. En tant que féministe convaincue, autant vous dire que tout cela ne m'excite pas vraiment !

Pourtant, récemment j'apprends que dès les années 1980, les féministes prosexe vont se dresser contre les féministes anti-porno dans un débat violent qui sera même rebaptisé « sex wars » ou « porn wars ». Elles se battront becs et ongles contre l'interdiction du porno. Je commence alors à me questionner... Pourquoi des féministes mettraient-elles tant d'énergie à défendre ce que j'ai longtemps considéré comme le symptôme d'une société machiste qui exploite les femmes ? Et si au lieu d'interdire le porno, on le subvertissait et l'utilisait pour déconstruire les représentations sexistes qu'il véhicule habituellement ?

Si les féministes prosexe se sont tant battues contre l'interdiction de la pornographie, c'est parce qu'elles considèrent que la libération des femmes se fera également par la désacralisation du sexe. « Le porno renvoie une image un peu sale, borderline, honteuse qui déteint sur l'image que l'on peut avoir de la sexualité, qui est elle-même perçue différemment s'agissant d'une femme ou d'un homme »¹. En prônant un porno réalisé par et pour les femmes, dans une démarche respectueuse et politique, les féministes *sex-positive* veulent donc faire évoluer le rapport que l'on entretient avec notre corps et notre sexualité.

Pour l'écrivaine et artiste pionnière du porno alternatif Annie Sprinkle la réponse au porno industriel n'est pas « plus de porno du tout », mais du « meilleur porno² ». C'est dans cette idée que la post-pornographie et la pornographie féministe en particulier ont vu le jour. Comme l'alimentation bio qui propose une alternative aux dérives de l'agro-industrie, la post-pornographie milite contre la malbouffe pornographique. Aujourd'hui, si je veux regarder du porno alternatif, j'ai une large gamme qui s'offre à moi : on y retrouve du porno féminin (produit ou réalisé par des femmes), du porno féministe (qui peut être réalisé par des hommes ou des femmes), du porno queer (qui met en avant les différentes identités sexuelles sans les ranger dans

des cases...) et bien d'autres. Tous ont cependant un point commun, ils veulent proposer de nouveaux scripts sexuels qui chamboulent les normes.

Comme l'explique Camille Emmanuelle dans son livre *Sexpowerment : le sexe libère la femme (et l'homme)* : « le porno est un support à branlette, c'est évident. Mais il peut être autre chose. Il peut être transgressif, et il peut ouvrir nos esprits, souvent étriqués, sur la sexualité ». Le porno féministe bouleverse les rapports de genre et de pouvoir dans ses représentations sexuelles. Il construit de nouvelles conceptions des identités sexuelles en partant du principe qu'aucune qualité ni aucun désir ne sont par essence féminins ou masculins. Le porno devient alors un outil politique qui s'interroge sur la vision masculine, dominante et hétéronormée des sexualités. En bouleversant les codes, les réalisatrices comme Ovidie, Erika Lust ou Pétra Joy montrent que le porno peut aussi être féminin et féministe !

A (RE)DÉCOUVRIR
 « CABARET DESIRE »,
 « X CONFESSIONS » D'ERIKA LUST
 « LE RAISER » D'OVIDIE
 « (S)HE COMES » DE PÉTRA JOY

¹ Analyse Sarah Hibo - Porno et féminisme, l'équation impossible ? (2014)

² Citée dans « Sexpowerment » le livre de Camille ...

"Les femmes sont montrées comme des objets sexuels servant uniquement le plaisir des hommes autour de qui tout gravite. En tant que féministe convaincue, autant vous dire que tout cela ne m'excite pas vraiment !"



Une campagne qui déconstruit les clichés liés à la sexualité

Éloïse Malcourant, chargée de communication FCPF - FPS

« Rapport sexuel réussi = orgasme mutuel », « Entre femmes ce n'est pas vraiment faire l'amour », « Les femmes n'arrivent pas à faire l'amour sans sentiments amoureux », etc. Quels que soient notre âge, notre sexe, notre orientation sexuelle, nous sommes tou-te-s confronté-e-s un jour ou l'autre à des idées reçues en matière de sexualité. Dans une société particulièrement patriarcale, hétéronormée et binaire, ces clichés conditionnent nos manières de penser et de vivre.

La campagne « Même pas vrai » lancée par la Fédération des Centres de Planning familial des Femmes Prévoyantes Socialistes déconstruit les stéréotypes liés à la sexualité. Dans ce cadre-là, un outil interactif a été mis en ligne sur www.memepasvrai.be. Ce dernier déconstruit 32 stéréotypes différents sur les sexualités. Il est complété par un dossier pédagogique comprenant de nombreuses références bibliographiques. Il est essentiel que chacun-e se sente libre de vivre sa sexualité comme il/elle le souhaite et non comme la société le lui impose. La campagne « Même pas vrai » a pour objectif de permettre à chaque citoyen-ne de prendre conscience des clichés qui subsistent en matière de sexualité. En parallèle de cet objectif, ce projet souhaite promouvoir la santé sexuelle en tant que droit humain ainsi que l'épanouissement sexuel dénué de toute contrainte sociale liée au genre.

Rapport sexuel réussi = orgasme mutuel

Car, tout le monde a ses propres envies et désirs, qui sont liés à sa personnalité et pas à son genre. La société véhicule l'idée qu'une sexualité épanouie serait obligatoirement liée au ressenti d'un orgasme lors de chaque rapport sexuel. D'ailleurs, l'orgasme a sa journée mondiale, le 21 décembre, ce qui démontre à quel point la société le place sur un piédestal. « Jouir à tout prix » serait donc la norme, en d'autres termes, l'orgasme serait l'objectif principal de toute relation sexuelle...

Et même la condition pour qu'elle soit réussie ! L'orgasme n'est pas systématiquement atteint, parfois, aucun des partenaires n'y arrive. Ce n'est pas pour autant que du plaisir sexuel n'est pas ressenti ni partagé, et que donc le rapport est « raté » ou « incomplet ». Les caresses, les préliminaires, l'excitation peuvent procurer du plaisir même si ces pratiques n'aboutissent pas à un orgasme chez l'un ou l'autre partenaire. En bref, rapport sexuel réussi = plaisir sexuel partagé, et ce, avec ou sans orgasme !

Entre femmes, ce n'est pas vraiment faire l'amour

Certain-e-s avancent que la sexualité est intimement liée à la présence d'un homme et que les lesbiennes ne peuvent donc pas avoir de « véritables » rapports sexuels. Ainsi, l'action masculine et notamment la pénétration vaginale résumerait la sexualité des femmes. Or, entre femmes (ou du moins, sans pénis !), il existe de nombreuses façons de faire l'amour. Selon Marina Castenada, auteure de *Comprendre l'homosexualité, entre femmes*, « les pratiques sexuelles les plus répandues sont la pénétration vaginale avec la main, le cunnilingus ainsi que les caresses clitoridiennes et le frottement des régions génitales ». Et toutes ces manières de faire l'amour peuvent mener à un (ou plusieurs) orgasme-s, et ce même si l'orgasme n'est pas la condition à un rapport sexuel réussi. Les femmes n'ont donc pas besoin d'homme-s pour ressentir du plaisir sexuel.

Les femmes ne peuvent pas faire l'amour sans sentiments

Cette idée reçue est liée à un contexte plus large qui considère que la sexualité des hommes est liée à des besoins et à la recherche du plaisir, tandis que celle des femmes est liée à l'affectivité et à la conjugalité. Les hommes seraient donc par nature « faits » pour être célibataires, et les femmes en couple. C'est évidemment faux ! Certains hommes recherchent l'engagement et certaines femmes le fuient. Les femmes peuvent elles aussi désirer une aventure sans lendemain ou entretenir des relations sans engagement (les « sex friends »). Ce type de relation peut attirer toutes les générations et non uniquement les jeunes, comme certain-e-s pourraient le penser. Entre les personnes trop débordées professionnellement pour trouver l'amour et celles qui ne cherchent pas à s'engager (parce qu'elles ont peur, qu'elles ont souffert dans le passé ou qu'elles n'en ont simplement pas envie), ces relations sont de plus en plus courantes !

POUR DÉCOUVRIR L'INTÉGRALITÉ DE LA CAMPAGNE « MÊME PAS VRAI – FAUT PAS CROIRE TOUT CE QU'ON RACONTE ! », RENDEZ-VOUS SUR WWW.MEMEPASVRAI.BE !

¹ Être gay, ça se voit ?, Arte TV, URL : <http://easycomingout.arte.tv/fr/gay-visible-invisible/cliches-femmeslesbiennes/>.

Tu veux ou tu veux pas?

« Coincée contre un mur, il ne lui restait plus d'autres choix que de s'abandonner aux lèvres et aux mains de cet inconnu qu'elle venait de rencontrer ». Je ne sais pas vous, mais moi ce genre de phrase que l'on pourrait trouver dans beaucoup de comédies romantiques ou érotiques, ça me fait flipper. Ça me glace le sang parce que c'est socialement accepté. Ça me fait froid dans le dos tant la question du consentement dans cette situation est complètement évacuée. Pire, la contrainte est présentée comme quelque chose d'excitant.

Le consentement sexuel c'est très simple : certains l'expliquent avec une tasse de thé, d'autres avec des métaphores très simples² et la youtubeuse Teresa Lee le compare même à la masturbation³. Ce qu'il faut en retenir c'est qu'il y a un consentement s'il y a un accord explicite des partenaires. Quels que soient les jeux ou les pratiques sexuelles, le respect et la communication sont primordiaux. Mais soyons honnêtes, le consentement dans la culture populaire est rarement présenté comme quelque chose de sexy. Bien au contraire, la blogueuse féministe Crêpes Georgette affirme dans son article « Le non consentement sexuel féminin est-il excitant ? » que « toutes nos pratiques culturelles sont imprégnées, et ce, depuis des siècles, par l'idée que les violences sexuelles sont érotiques, séduisantes, excitantes, et que le non-consentement féminin, en plus de n'avoir pas grande importance, est excitant ». Cela fait partie de la culture du viol.⁴ Ainsi, même si les médias, aujourd'hui, ne cessent de rappeler l'horreur du viol, ils nous conditionnent, par ailleurs, à être excités par la négation du consentement. Ce paradoxe réduit ainsi la définition d'un viol à une agression par un inconnu armé sur une femme sans défense. Pourtant, dans 80 % des cas, l'auteur est connu de la victime et les viols conjugaux représentent près de la moitié des cas.⁵ On voit naître une distinction entre un viol « violent », monstrueux et intolérable et un viol « doux », acceptable. Pourtant un viol, se définit bien plus largement

par l'absence de consentement⁶. Et, il est parfois nécessaire de le rappeler, céder n'est pas consentir. Trop souvent, le consentement est considéré comme sous-entendu, il reste de l'ordre du non-dit. Certains parlent alors de la mythique « zone grise ». Cette zone floue où l'un-e des partenaires n'a pas formulé un « non » clair et qui pourrait mener à un abus. Sauf que j'ai une exclusivité pour vous ! Un long regard langoureux ne vaut pas 1000 mots quand il s'agit de consentement ! Le fait qu'une femme tourne sensuellement sa mèche de cheveux en se mordillant la lèvre ne veut pas spécialement dire qu'elle veut que vous lui fassiez l'amour sauvagement ! Si vous invitez quelqu'un pour un dernier verre chez vous, vous n'êtes pas obligé-e de coucher avec lui/elle. Et même si, juste avant de jouir votre partenaire ne veut plus continuer, c'est son droit ! La zone grise n'existe pas, parce que le consentement ne va pas de soi. L'absence de non ne veut pas dire oui ! Notre environnement patriarcal nous envahit de messages

selon lesquels ce serait aux hommes de prendre les initiatives et aux femmes de se forcer un peu. Ce serait ça, les règles du jeu : les femmes disent non en pensant oui et l'érotisme se construit sur l'ambiguïté du désir. Cette vision est problématique, car elle invisibilise la frontière entre jeu érotique et violence sexuelle. Pourtant tout réside dans quelque chose d'aussi simple que la communication. La chaîne YouTube « F*ck yes » l'a bien compris. Elle propose ainsi une série de petites vidéos montrant combien le consentement dans le sexe peut-être sexy. C'est ce genre de scènes que l'on voudrait voir plus souvent dans nos films et nos séries ! Parce que quand les limites sont claires et quand on sait exactement ce que son-sa partenaire aime/veut/désire, c'est là qu'on prend le plus son pied ! Alors... Let's talk about sex ?

Marie-Anaïs Simon,
chargée de communication.

¹ La vidéo « Tea Consent » explique le consentement en comparant à une tasse de thé (<https://www.youtube.com/watch?v=oQbe15JGtT8>)

² Le site everydayfeminism a réalisé une série de petites BD sur le consentement avec des métaphores très simples (<http://everydayfeminism.com/2015/06/how-society-treats-consent/>)

³ Teresa Lee explique que le consentement devrait être aussi simple que lorsqu'on se masturbe. Si on en a pas envie... <on arrête (à voir – en anglais - sur la chaîne YouTube Teresa Lee Comedy, « How to explain consent through masturbation »)

⁴ Lire à ce propos l'analyse FPS « Culture du viol » - 2015

⁵ www.infoviolencessexuelles.be

⁶ La blogueuse dansmontiroir illustre la difficulté de reconnaître un viol comme tel, en particulier dans le cas d'un viol conjugal ! « Appeler un viol, un viol » à lire sur www.dansmontiroir.wordpress.com



SEXE : sous la révolution les normes

Cet article est tiré de la revue *Mouvements* n° 20, 2002, p 192. Reproduit grâce à l'aimable autorisation des éditions LA DÉCOUVERTE. (Copyright éditions La Découverte, Paris, 2002)

Une fouille archéologique du bloc que constitue la sexualité révélerait des strates successives, le premier feuilletage sous la surface actuelle remontant à l'ère présida, très courte avant d'accéder au granit des années soixante. Les générations ayant commencé leur vie sexuelle dans cet après-68 ont d'emblée approché la sexualité comme une source de plaisir, et parfois lutté contre ce qui tendait à interdire ou à limiter un plaisir auquel elles considéraient qu'elles avaient droit. L'avortement et la contraception légalisés, la chape de l'ordre moral en pleine dissolution, qu'est-ce qui pouvait encore priver quiconque de ce droit ?

Et pourtant, l'avènement d'une sexualité libre que les mouvements d'émancipation post-68 avaient cru atteindre ne s'est pas produit. Ce que le sida a remis en question n'était ni consolidé ni véritablement advenu, et sous l'apparence d'une libéralisation heureuse se reconstituaient ou se maintenaient des normes, tout aussi contraignantes, quoique plus difficiles à identifier. Ce dossier est issu d'une interrogation sur les rapports de domination - entre genres, mais aussi entre sexualités - et d'une tentative de bilan sur ce que l'évolution des normes, des représentations et des comportements sexuels y a changé depuis une trentaine d'années.

La révolution sexuelle a-t-elle eu lieu ?

Aux origines du projet de « révolution sexuelle » et de « libération sexuelle » revendiquée dans les années soixante et soixante-dix, il s'agissait de s'émanciper de rapports de domination, de normes familiales, patriarcales, phalocrates, associés à la domination capitaliste, qui bridait la sexualité. Si le capitalisme

est toujours là, et si les projets alternatifs radicaux ont du plomb dans l'aile, il serait difficile de nier que la sexualité - ses normes et ses pratiques - a connu depuis les années soixante, à défaut d'une révolution, de profonds changements. Pratiques et « vécu », constructions sociales et représentations désignent une sexualité moins rigoureusement contrainte par les institutions, et les normes. La sexualité s'est émancipée de la conjugalité, de la procréation, de l'amour. Des comportements auparavant confinés à la marginalité ou à la clandestinité se sont généralisés. Cela a été de pair avec une évolution des rapports entre les sexes - donc des rapports de domination - passant pour les femmes par l'accès massif aux moyens du contrôle de leur propre corps (par le biais du droit à l'avortement et à la contraception que les combats féministes ont arraché de haute lutte, mais également par la criminalisation du viol et la législation punissant le harcèlement sexuel), des possibilités d'expression du désir féminin, et un début de « dé-marginalisation » de l'homosexualité (surtout masculine). Évolutions lisibles dans le renouvellement, perceptibles depuis quelques années, des représentations de la sexualité par certaines œuvres d'art. Le privé, l'intime s'y expose en public, rompant avec la misogynie et la violence à l'encontre des femmes qui prévalent jusqu'ici dans l'art occidental - que Régis Michel présente comme « l'art du viol ». Chez Catherine Millet (*La vie sexuelle de Catherine M.*), une femme exhibe sa sexualité et cela est une œuvre d'art ; elle a de multiples partenaires, dissocie d'emblée sexe et amour, et décrit sa pratique de la masturbation comme un élément significatif de sa vie sexuelle ; Virginie Despentes (*Baise-moi*) montre des femmes actives et violentes avec l'ambition de subvertir, en l'inversant, le modèle dominant ; Patrice Chéreau (*Intimité*) donne à voir la naissance d'une dépendance masculine face à un désir féminin dissocié de l'amour ; désir féminin qui meut exclusivement le personnage, et fonde entièrement le propos du film de Catherine Breillat, *Romance*.

Mais cette « libéralisation » a aussi signifié accession de la sexualité au rang de produit de consommation, apparition d'un « marché libre du sexe », ce qui ne permet pas forcément l'« émancipation » revendiquée par rapport à l'oppressante société patriarcale, ni l'affaiblissement des rapports de domination - mais simplement leur déplacement. En somme, il y a bien eu éclatement des normes, au sens où les représentations désignent désormais majoritairement la sexualité comme liée à la satisfaction d'un désir, comme l'accomplissement d'une expérience, et où il n'y a plus exclusivité de la forme dominante de sexualité : l'existence de plusieurs autres modèles est admise, mais le nombre de ces modèles est limité ; et leur légitimité demeure compatible, socialement et moralement, avec l'hétérosexualité à domination masculine.

Une révolution permanente ?

La « révolution » n'a pas davantage eu lieu dans la sexualité que dans les rapports sociaux. De nouveaux espaces autonomes de définition de la sexualité se sont pourtant créés, qui restent à élargir, contre la marchandisation du sexe et la vitalité du modèle hétérosexuel de domination masculine. Déplacés, les enjeux soulevés par le mouvement des femmes dans les années soixante et soixante-dix n'en gardent pas moins toute leur actualité, comme en témoignent d'un côté la diffusion de représentations dégradantes des femmes comme objets sexuels, de l'autre la menace du retour, sous le couvert d'une défense de la dignité des femmes, à un ordre moral répressif et réactionnaire, promoteur d'une sexualité straight. Comme toutes les luttes de libération, celle qui a pour enjeu la sexualité est un processus, non un événement, qui implique à chaque moment de nouvelles batailles.

FPS Namur

ÊTRE PARENT À L'HEURE DU NUMÉRIQUE

SNAPCHAT
SMARTPHONE
FACEBOOK
HARCÈLEMENT
INSTAGRAM
VIE PRIVÉE



Une étude sociologique réalisée auprès d'adolescents français de 12 à 15 ans vient de mettre en évidence que 17% des filles et 10% des garçons interrogés ont été involontairement aux prises, depuis le début de l'année scolaire, avec des photos, vidéos ou textos à caractère sexuel. L'enquête montre clairement que les filles sont plus souvent exposées à ce type de violence que les garçons. En Belgique, 1 jeune sur 4 a déjà été victime de harcèlement en ligne. L'étude française montre que les ados sont réticents à parler de cyberviolence avec les parents : ils les trouvent incompétents dans le domaine des nouvelles technologies!

Tagguer, tweeter, screener, sexter ... Ces actes familiaux des ados effraient les adultes qui bien souvent ne comprennent pas pourquoi les jeunes sont si attirés par les réseaux sociaux. Partant du constat que le dialogue parents-ados est difficile alors que les jeunes ont grand besoin d'être entourés, les FPS de Namur ont décidé d'apporter leur pierre à l'édifice. Nous proposons une séance d'information pour permettre aux adultes de partager leur expérience et de trouver des pistes de solution pour accompagner au mieux les jeunes vers une utilisation saine et responsable des nouvelles technologies.

Séance d'infos, prochaine date : lundi 6 mars 2017 à 19h00, maison des jeunes de Saint-Servais, chaussée de Waterloo 182 à Namur. À l'issue de la rencontre, vous pourrez participer, sur base volontaire, à la création d'un groupe de travail et de réflexion sur la thématique. Sur inscription au 0473/70.13.82

¹ Observatoire universitaire international d'Éducation et de Prévention, (2016). *Cybersexisme : une étude sociologique dans des établissements scolaires franciliens. Rapport de l'étude commandée par le Centre francilien pour l'égalité femmes-hommes (Centre Hubertine Auclert).*

Solidarité Socialiste

BURKINA FASO

L'émancipation sexuelle et la parentalité ne sont pas un choix.

Géraldine Georges, pour Solidarité Socialiste

Des zones huppées aux quartiers populaires de Ouagadougou, des praticiens de la santé, modernes comme traditionnels, vivent de l'IVG. En 2012, environ 105.000 avortements, pour la plupart clandestins, ont été pratiqués au Burkina Faso. « Les conséquences sur les femmes sont dramatiques. La plupart du temps, je les récupère dans mon service, leur système reproductif est meurtri et parfois leur vie est en danger ». Les professionnels de la santé répondent à ce fléau avec la planification familiale.

Le professeur Charlemagne Ouédraogo, chef du service gynécologie et obstétrique au Centre Hospitalier Universitaire Yaldago de Ouagadougou, se bat au quotidien pour faire évoluer les mentalités au sein du couple. « La parentalité reste la décision de l'homme, elle appartient toujours au mari, au père et la volonté de changement n'est, malheureusement, pas encore à l'agenda ». Selon lui, la volonté politique n'est pas favorable à l'émancipation des femmes ni au fait de rendre le débat sur la planification

familiale plus ouvert et plus accessible. Le rôle des ONG en la matière est primordial. Caroline Tabsoba, coordinatrice d'un programme sur les droits sexuels et reproductifs pour l'ONG Asmade, partenaire de Solidarité Socialiste, nous explique : « Que cela soit en milieu urbain ou rural, la question reste la même. Les femmes ne peuvent décider du moment et du nombre d'enfants qu'elles désirent. Beaucoup d'entre elles ne savent pas comment faire, par manque d'informations, d'éducation. Parler de sexualité est un grand tabou, les mères ne parlent pas de ces sujets avec leurs filles, les croyances et les préjugés restent le plus grand obstacle à la planification familiale et mènent inexorablement à l'avortement clandestin qui met en grave danger la santé et la vie des femmes et des jeunes filles ».

Des programmes de sensibilisation dans les communautés

Au Burkina Faso, l'avortement est illégal. Il n'est autorisé par la loi que pour protéger la santé de la femme enceinte, ainsi que dans le cas de viol, d'inceste, ou de grave malformation fœtale. La méconnaissance du statut légal et les conditions d'accès à celui-ci, conduit, pour la quasi-totalité des cas, les femmes à le pratiquer elle-même ou à se rendre chez des marabouts ou autres tradi-praticiens qui réalisent l'interruption volontaire de grossesses de manière clandestine. « Dans le meilleur des cas, il s'agit de médecins qui travaillent,

en cachette, la nuit, dans des conditions d'hygiène déplorables », renchérit Caroline Tabsoba.

Selon le Professeur Charlemagne Ouédraogo, la meilleure réponse à ce fléau reste la planification familiale et la prise de moyens de contraception. Les croyances sur les effets secondaires (réels ou imaginaires) et l'opposition des hommes à la prise de méthodes contraceptives restent tellement fortes que des programmes de sensibilisation sont mis en place par des ONG comme Asmade. À l'aide de « boîtes à images », des animatrices et des animateurs rencontrent les communautés pour les informer. Dans un premier temps, sur ce qui existe, ensuite sur les effets secondaires réels, afin de tenter d'ameublir les croyances, et donner aux femmes les bonnes informations pour qu'elles puissent prendre leur propre décision et en parler avec leurs maris. Car rien ne se décide sans l'homme au Burkina. Cette décision doit appartenir au couple. Même si en pratique, il s'agira bien du « problème » de la femme, qui devra presque toujours se rendre seule et/ou en cachette au Centre de santé le plus proche afin qu'on lui administre une méthode contraceptive. Le taux de prévalence contraceptive reste cependant très faible en atteignant à peine 15%.

L'ONG internationale « Marie Stopes » offre, elle, un package complet. Leurs séances de « marketing pour la planification familiale » se réalisent directement dans les communautés à travers les « Unités mobiles » qui permettent aux équipes de fournir directement les soins nécessaires, ainsi que la distribution, assez offensive, des produits

contraceptifs. Le lieu et le jour de présence des équipes de « Marie Stopes Internationale », dans les Centres de santé des villages, sont stratégiquement choisis en fonction de la date du calendrier de vaccination des bébés. Les mères peuvent ainsi quitter le domicile conjugal, sans devoir justifier leur absence à leurs maris.

Le rôle des mutuelles de santé communautaires

La question de la sensibilisation et de l'accès aux soins en matière de planification familiale est aussi un des objectifs des mutuelles de santé. Plus ancré dans les villages, le lien de confiance avec leurs adhérents est plus grand, ils viennent donc, femmes et hommes, plus aisément aux séances de sensibilisation organisées par les mutuelles. Dieudonné Yanogo, président de la mutuelle de santé de Komsilga, soutenue par l'ONG Solidarité Socialiste, explique : « Nous considérons que proposer les outils de la planification familiale à nos membres améliore la santé des femmes. Les problèmes liés à l'accouchement et au suivi post-partum

constituent un coût élevé dans la prise en charge de la mutuelle. Or, tomber enceinte trop souvent augmente les risques pour la santé de la mère. Depuis 3 ans, nous mettons en place des séances de sensibilisation sous forme de "causeries" dans le cadre des activités de la mutuelle. Pour l'offre de soins, nous les dirigeons ensuite vers les Centres de Santé primaires conventionnés ou vers les ONG qui fournissent les contraceptifs, comme Marie Stopes International. »

Seuls les préservatifs masculins et féminins sont dispensés directement par les agents mutuellistes lors des séances de sensibilisation. Victorine NEKIEMA, membre de la mutuelle de Komsilga : « J'ai 22 ans et un seul enfant de 9 mois, grâce à la mutuelle, je n'ai pas dû payer mon accouchement au Centre de Santé. Je ne voulais pas tout de suite avoir un deuxième enfant, je suis venue à une séance de sensibilisation de la mutuelle et j'ai réussi à convaincre mon mari. J'ai choisi de mettre un implant que j'irai retirer quand nous déciderons du moment pour planifier notre enfant. Je le cache à nos familles, car ici, au Burkina, un enfant est un don de Dieu et une preuve de fertilité et de chance. Ils ne pourraient pas comprendre notre choix. »

Les jeunes filles et femmes célibataires

L'utilisation de la contraception moderne est presque inexistante chez les jeunes filles de zones rurales, pour qui la pauvreté, le faible niveau d'éducation, les mentalités, le mariage précoce et la difficulté d'accès aux services sont les plus grands freins à ces questions de droits sexuels et reproductifs.

En zones urbaines, les Centres jeunes, mis en place par le Ministère de la Santé, se chargent de cette sensibilisation. « Les jeunes sont considérés comme des cibles à haut impact : nous organisons des séances de sensibilisation, soit dans le cadre du Centre, dans les vidéos clubs, les salons de coiffure, soit au sein même des collèges et lycées. La sensibilisation touche les garçons autant que les filles, mais il est clair qu'une fois sensibilisées ce sont les filles qui font appel à nous. Les garçons se sentent encore trop peu concernés par ces questions », nous explique Nehemie Nacoulma, Commissaire général du Centre Jeunes du Secteur 15 de Ouagadougou.



ELLES DÉFIENT LES RÈGLES !

Marie-Anaïs Simon, chargée de communication FPS



Un documentaire pour bousculer le tabou sur les règles ? C'est le défi que ce sont lancés Mélanie et Itzana avec leur film « Les Menstruations, ça fait mauvais genre ? » qui sortira en janvier ! Bien au chaud autour d'une tasse de thé elles me font partager leurs découvertes ! On parle réappropriation du corps, douleur menstruelle et stigmatisation des femmes. Retour sur cette rencontre avec deux réalisatrices qui ont ça dans le sang !

Pour Itzana, le questionnement autour des règles est apparu avec un changement dans sa contraception. En arrêtant la pilule pour passer à la contraception naturelle, elle doit comprendre et être attentive à son cycle. Elle se demande alors pourquoi tout ce savoir autour des règles et du cycle féminin est enfoui, tabou, presque mystique. « Ça devrait être tout à fait normal, on ne devrait pas se cacher d'un truc qui nous arrive et que tout le monde sait qui nous arrive » m'explique-t-elle. Cette honte, cette « peur de la tâche », le fait que l'on se sente encore obligés d'inventer des excuses plutôt que de dire simplement « je suis fatiguée, j'ai mes règles », tout cela montre bien qu'aujourd'hui les règles ne sont pas encore socialement acceptées. Et pourtant, comme le souligne Mélanie, « c'est

naturel, c'est comme les arbres qui perdent leurs feuilles en automne... on ne va pas commencer à cacher le fait que les arbres perdent leurs feuilles ! »

« Je pense que les femmes sont stigmatisées dans plusieurs sociétés par plein de moyens différents et que le tabou sur les règles c'est un de ces moyens » explique-t-elle encore, « il faut aller contre ça petit à petit ». En effet, parler des règles c'est aussi permettre aux femmes de se réapproprier leur corps, de mieux le comprendre et donc de reprendre du pouvoir sur celui-ci. Malheureusement, aujourd'hui, le fonctionnement de son cycle, de la contraception ou même juste de son anatomie génitale reste encore un mystère pour beaucoup. Comme le disait Itzana à propos du sexe féminin « c'est vraiment bizarre parce que ça nous appartient et nous, on ne sait même pas à quoi ça ressemble ! ».

Ce manque de connaissance provoque aussi une vision très fataliste des règles et des problèmes qui y sont liés. « Si on a mal au ventre, on nous dira de prendre un Dafalgan. En fait c'est devenu presque normal d'avoir mal, d'avoir des règles abondantes et si tu n'as pas ces symptômes on considère que tu as de la chance ». En rencontrant des naturopathes, des médecins et différents spécialistes, les deux réalisatrices ont vite réalisé que la douleur était loin d'être normale. Dans d'autres cultures, les problèmes de règles sont vus comme des indices sur la santé mentale et physique. Des règles douloureuses devraient donc plutôt être perçues comme un signal d'alerte et pas comme une malédiction mensuelle. Il ne suffit donc pas de parler de nos règles, il faut aussi écouter ce qu'elles ont à nous dire !



LA FABRIQUE PORNOGRAPHIQUE

LISA MANDEL, D'APRÈS UNE ENQUÊTE DE MATHIEU TRACHMAN. Éditions Casterman, collection Sociorama, -- Sortie 2016

(Adapté de l'ouvrage de Mathieu Trachman, Le Travail pornographique, enquête sur la production de fantasmes, Éditions La Découverte, 2013)

Howard, jeune agent de sécurité, s'échappe de son train-train quotidien en admirant, sur son écran, les exploits sexuels de Pamela l'impératrice du sexe, la reine du porno amateur. Quand enfin il réussit à la rencontrer, il saute sur l'occasion pour se rapprocher de son idole : il se fait embaucher sur son prochain tournage ! Commence alors pour Howard une plongée dans le milieu du X, la fabrique à fantasmes. D'excitations en désenchantements, Howard découvre les joies et les difficultés de cette petite famille que forment les travailleurs pornographiques. Conditions de travail et de rémunération, rapports de genre, de pouvoir, camaraderie, normes sexuelles et stéréotypes... mais aussi une certaine réalisation de soi et l'occasion de vivre toutes sortes d'expériences. L'histoire de Howard est loin d'être fictive. Elle illustre une enquête sociologique réalisée par Mathieu Trachman sur le fonctionnement du monde de la pornographie amateur en France. Lisa Mandel a entrepris de fictionnaliser ce travail avec l'objectif de le rendre accessible à tous¹. Le sujet est abordé avec humour et naturel dans ce petit livre facile à lire, mais qui ébranle toute une série d'idées préconçues que l'on pourrait avoir sur le milieu de la pornographie. Notamment quant à la place ambiguë qu'occupent les actrices dans ce milieu très masculin. À la fois dominées et actives, elles investissent avec force un domaine stigmatisé socialement et calibré pour le plaisir masculin hétérosexuel. Elles tentent de mener des carrières professionnelles malgré leur courte durée, l'absence de couverture médicale ou le plafond de verre. Elles revendiquent

aussi un certain plaisir à exercer ce métier où l'ambiance de travail et les rémunérations sont d'après elles largement préférables aux boulots de services (restauration rapide, call centers, etc.). Dans ce domaine, les actrices gagnent beaucoup plus que les acteurs ! Rien d'étonnant si l'on considère les valeurs opposées que la société attribue aux sexualités masculines et féminines : pour les hommes le sexe est une compétence « naturelle »² inépuisable alors que les femmes doivent surmonter leur passivité sexuelle « innée ». Un script pornographique, qui semble immuable, régit les « scénarios » depuis les débuts de cette industrie : cunnilingus puis fellation suivie de pénétration vaginale pour finir avec pénétration anale et la sacro-sainte éjaculation externe (pour que les orgasmes soient de vrais orgasmes !). Cette mise en scène des fantasmes des hommes hétérosexuels renforce les rôles stéréotypés et le formatage des imaginaires. Pourtant parmi les pornographes eux-mêmes (acteurs, actrices, réalisateurs) il n'est pas si aisé que ça de définir précisément l'hétérosexualité et ses frontières... Cette approche nuancée de la question, malgré l'apparence légère et sans doute un peu trop résumée que cette BD nous propose, aiguise notre intérêt pour l'enquête qui est à son origine. L'objectif est atteint.

Antigone Aristidou

¹ Utiliser la BD comme médium pour populariser les travaux de sociologie est d'ailleurs l'objectif de toute la collection Sociorama (<http://www.casterman.com/Bande-dessinee/Collections-series/sociorama>). Plusieurs albums sont déjà parus sur des sujets liés au genre ou aux rapports de pouvoir dans le milieu du travail : des découvertes intéressantes en perspective !

² De la même façon, la société dévalorise les métiers de soin aux autres (majoritairement féminins) en naturalisant les compétences requises...

livre

IL FAUT PARLER DES SOUFFRANCES INVISIBLES DES TRAVAILLEURS !

Marie-Anaïs Simon,
chargée de communication FPS

Dans son essai « Les souffrances invisibles – Pour une science du travail à l'écoute des gens », Karen Messing s'intéresse à ces souffrances que l'on ne veut généralement pas voir, parce que ce serait gênant, parce que c'est difficile pour les personnes qui ont du pouvoir d'accepter que d'autres souffrent pour leur bénéfice. Pour la sortie de son livre en France le 8 décembre, l'auteure revient pour le Femmes Plurielles sur quelques-uns des points importants de son travail.

Quelles sont les principales de ces souffrances invisibles ?

Il y a trois grandes raisons qui rendent invisibles les souffrances des travailleurs. La personne travailleuse peut être invisible, car statut précaire, contractuelle, sur quart de nuit, immigrante, de faible statut social, etc. Ensuite, parce que sa souffrance émerge ou concerne en dehors du cadre du travail (le hors-travail); Ces souffrances-là sont notamment dues à un horaire de travail rigide, variable et imprévisible, une entrave à la communication entre travail et domicile, une intrusion dans les arrangements entre membres d'équipe de travail qui gênent la conciliation travail-famille et oblige le/la salarié.e à des prouesses de réarrangements de la vie personnelle, etc.



Enfin, troisième raison, la souffrance en elle-même peut ne pas être visible de l'extérieur. Je parle donc des engourdissements, varices, douleurs causés par la posture debout statique prolongée, les douleurs causées par les mouvements répétitifs à faible force, par exemple chez les opératrices en usine, sont moins dramatiques que des chutes, des violences par exemple.

Y a-t-il une prévalence de cette forme de souffrance chez les femmes ? Et pourquoi ?

Ces souffrances invisibles ne sont pas égales pour les femmes et les hommes. Parce que les femmes sont plus souvent exposées à certaines situations où les risques sont invisibles. Autrement dit, il est plus « acceptable » que les hommes de catégorie socioprofessionnelle moins nantie soient exposés à des dangers visibles, mais pas les femmes, alors que les femmes se retrouvent souvent dans des emplois où les dangers bien qu'invisibles, sont tout aussi présents. Par exemple, un couple hétérosexuel qui constate que le salaire de la femme sera toujours inférieur

à celui de l'homme accordera souvent à l'homme la responsabilité principale de la survie économique et à la femme la responsabilité domestique. La conciliation travail-famille est surtout l'apanage des femmes et l'on connaît les difficultés que posent une telle conciliation pour les femmes.

Quelles seraient les solutions pour lutter contre ces souffrances ?

Autrement dit, comment rendre visibles ces souffrances ? J'explique dans le livre qu'il s'agit de souffrances qu'on ne veut pas voir. C'est donc un problème structurel et systémique avant tout. Il faut donc créer des structures qui rendent l'écoute obligatoire. Il est important aujourd'hui de rendre ces souffrances inégalitaires visibles notamment en créant des structures qui permettent aux travailleurs d'être véritablement écoutés, tant par leurs employeurs que par les chercheuses qui travaillent sur ces questions.

Les souffrances invisibles : Pour une science du travail à l'écoute des gens (Écosociété, 2016)

L'AGENDA DES ACTIVITÉS PRÈS DE CHEZ VOUS

EXPOSITION « EN QUÊTE D'IDENTITÉ(S) »

LA LOUVIÈRE, DU LUNDI 20 FÉVRIER AU VENDREDI 31 MARS 2017
MAISON DE LA LAÏCITÉ, VERNISSAGE LE JEUDI 23 FÉVRIER À 19H
Des groupes de Lire et Ecrire, Vie Féminine et des FPS ont exploré la question de l'identité au travers d'ateliers utilisant les masques comme vecteurs d'expression.
Infos : 064/849 974 – info@laicite-lalouviere.be

ATELIERS BIEN-ÊTRE « ET SI ON SE DISAIT JE ? »

LIÈGE, LE 18 JANVIER ET LES 1ER, 8, 15 ET 22 FÉVRIER 2017
Oser dire non, se faire confiance, placer ses limites, se faire respecter dans la vie de tous les jours, ce n'est pas facile ! Cet atelier propose d'aider les personnes désireuses de développer leurs capacités à exprimer un ressenti, une demande, un refus, un avis, une opinion mais aussi à mettre ses limites, à répondre à une critique, une moquerie... via l'apprentissage d'outils simples et efficaces !
Centre de Planning Familial FPS (Rue des Carmes, 17- 4000 Liège) Infos et inscriptions : 04/223 13 73 - cpf.liege@solidaris.be

JOURNÉE « À VOS GAINES, CITOYEN/NES »

LIÈGE, LE 4 FÉVRIER 2017 DÈS 10H30 ESPACE CITOYEN, RUE ÉDOUARD REMOUCHAMPS, 2 THEUX, LE 18 FÉVRIER À 13H30, CENTRE CULTUREL DE THEUX, PLACE PASCAL TASKIN
Troc de graines et semences de jardin entre particuliers – stands – animations – papote-débat – échange de savoir ...
Infos : 04/223.01.50 – marianne.ansay@solidaris.be

PIÈCE DE THÉÂTRE « À QUI SONT ES CHAUSSETTES ? »

FLÉMALLE, LE 11 FÉVRIER 2017 EN SOIRÉE, CENTRE CULTUREL DE FLÉMALLE, RUE DU BEAU SITE 25
Dans le cadre de la campagne « l'emploi, un choix ? » - thématique abordée : réduction collective du temps de travail, pensions, fin de carrière, ...
Renseignements et réservations : 04/223.01.50 – nicole.delgrange@solidaris.be

GROUPE DE PAROLES

« AU SECOURS, J'AI UN ENFANT AGITÉ ! »

TOURNAI, LE MARDI 13 DÉCEMBRE 2016 DE 20H À 22H.
Groupe de parole pour parents d'enfants ayant un TDA/H (trouble déficitaire de l'attention avec/sans hyperactivité). Echanges sur les difficultés, les questions mais aussi les trucs et astuces pour gérer au quotidien le trouble de son enfant. Encadrement assuré par une psychologue et une animatrice.
FPS Wapi (16 rue de Rasse – 7500 Tournai) Inscription obligatoire : 069/76.55.15 – celine.fryczynski@solidaris.be

ATELIER CRÉATIF FIBRO

NIVELLES, LES VENDREDIS, DE 13H30 À 16H30
Vous êtes concerné(e) par la fibromyalgie ? Vous avez besoin de détente ? Venez nous rejoindre pour exprimer votre créativité en toute convivialité.
Permanence Solidaris Mutualité Brabant wallon, Rue Saint André 1 - 1400 Nivelles Prix : 5 euros Renseignements : Sandrine Hardat : 010/24.37.24 ou Dolores Guiterez : 0476/25.77.26

LA FRACTURE NUMÉRIQUE... ON N'EN VEUT PLUS !

BRUXELLES, LES 12, 14 ET 19 DÉCEMBRE DE 17H30 À 20H30
Comment bien utiliser les réseaux sociaux ? Ateliers Twitter, Instagram et Facebook . Participation gratuite. Infos et inscriptions : 02 546 14 12 – fps-fam@fmsb.be

FESTIVAL DU FILM AU FÉMININ « ELLES TISSENT LA TOILE DU NORD AU SUD »

CHARLEROI, DU MERCREDI 8 AU SAMEDI 11 MARS 2017
Documentaires, fictions, animations, débats et rencontres. Un événement à ne pas rater !
Infos : 071/507.819 - fps.charleroi@solidaris.be

En 1888, à 42 ans, Marie Popelin devient la première femme diplômée en droit (ULB).



Mais le barreau de Bruxelles lui interdit de prêter serment comme avocate.

La Cour d'appel de Bruxelles et la Cour de cassation confirment : une femme n'a pas sa place dans le métier.



Marie Popelin ne pourra jamais être avocate, mais son cas aura un grand impact sur le féminisme en Belgique.



En 1892, elle participe à la création de la Ligue belge du droit des femmes.

Il faut attendre 1922 pour que le métier d'avocat soit accessible aux femmes.



En 2011, le Conseil de l'ordre du barreau de Bruxelles refuse d'attribuer à Marie Popelin le titre d'avocat de manière posthume.

SCÉNARIO: CÉLINE GAUTIER / DESSIN: AELYS HASBUN